

l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie : braves gens, disait-il. " Qui naissent marguilliers et meurent échevins." et qui ont

" Toutes les vertus d'une épitaphe."

C'est ainsi qu'il les dépeignait lui-même dans la seconde partie de sa *Promenade des trois morts*, dont il me citait, à Paris, quelques bribes qu'il gardait dans sa mémoire et qu'il n'a jamais écrites. Son sourire, le plus fin du monde et les charmes de sa conversation faisaient perdre de vue la vulgarité de sa personne.

A part certains hommes d'affaires nul ne soupçonnait le volcan sur lequel il marchait et qui allait éclater sous ses pas. Quelques mots amers qui lui échappaient ou qu'il plaçait en vigie dans la conversation, quelques sarcasmes inexplicables, qui paraissaient en singulière contradiction avec sa vie calme en apparence et insouciante, étaient les seuls indices des orages intérieurs qu'il subissait. On n'y faisait pas attention : la suite en fit comprendre le sens.

Son dernier poème resté inachevé : la *Promenade des trois morts* venait de paraître dans les *Soirées Canadiennes*. Remarqué comme toutes ses compositions, ce poème avait pris ses admirateurs par surprise et révélait une nouvelle phase de son talent. Personne ne pouvait s'expliquer l'étrangeté de ce cauchemar poétique ; on n'en saisait que plus tard les analogies avec sa situation. La réalité était plus étrange que le rêve.

La stupeur fut universelle lorsqu'un matin on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil : le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé ? S'était-il réfugié aux Etats Unis ? Allait-il traverser l'océan pour venir vivre en France ? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public ; quelques indices seulement étaient au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite.

M. l'abbé Casgrain publie ensuite les lettres de Crémazie : nous en reproduisons quelques-unes.

NOS GRAVURES

M. Littré

M. Littré, mort à Paris (le jeudi 2 juin), y était né en 1801. Cette longue vie a été tout entière donnée au travail, à la pensée, à la science. Il est peu de connaissances que n'ait abordées l'éminent auteur du *Dictionnaire de la langue française*.

Passionné pour l'étude, il lui consacrait tous ses moments.

Tout en ayant passé de brillants examens de doctorat en médecine, il devenait bientôt un des plus remarquables hellénistes de son temps. Grâce à cette double érudition, la science médicale et les lettres grecques ont été dotées d'une traduction des *Œuvres d'Hippocrate*, dont l'achèvement n'a pas coûté, à M. Littré, moins de vingt ans d'un travail acharné et non interrompu.

L'apparition du premier volume de cette traduction, en 1839, fut un véritable événement dans le monde savant. Les portes de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres s'ouvrirent alors pour l'auteur, qui entreprit une série nouvelles de travaux.

En même temps, il ne cessait de s'intéresser aux sciences médicales, et donnait des preuves de son zèle à leur égard, dans le livre si intéressant intitulé : *Médecine et médecins*.

A partir de 1845, les doctrines positivistes attirèrent l'esprit du savant. Cette formule philosophique passe sous silence Dieu, l'âme et l'autre vie ; mais elle ne les nie pas absolument, et réserve, en quelque sorte, la question.

Bien qu'elle présente des dangers inévitables, cette prétention est loin cependant d'équivaloir à la négation de ces vérités, et la dernière attitude de M. Littré a bien établi qu'il ne fallait pas le confondre avec les apôtres du néant et de l'athéisme.

Membre de l'Académie française depuis 1871, député de la Seine aux élections de la même année, sénateur inamovible, M. Littré a eu tous les honneurs littéraires et politiques que puisse envier un esprit de haut vol.

Il a su conquérir l'estime et le profond respect de ses adversaires en politique et en philosophie.

Le président Garfield

Un journal américain donne les renseignements qui suivent sur la carrière du général Garfield, aujourd'hui président des Etats-Unis :

A 14 ans, travaille à l'établi d'un charpentier ; à 16 ans ans, batelier ; à 18 ans, étudiant à l'Académie de Chester (Ohio) ; à 21 ans, professeur dans une école publique (Ohio) ; à 23 ans, entre au collège Williams ; à 26 ans, obtient les grades de l'Université avec les honneurs de la classe ; à 27 ans, répétiteur du collège de Hiram ; à 29 ans, membre le plus jeune du Sénat de l'Ohio ; à 31 ans, général de brigade, châtie les rebelles sous le maréchal Humphrey, assiste Ruell à Quittsburg, siège de Corinthe, etc. ; à 32 ans, chef d'état-major de l'armée de Cumberland ; à 33 ans, membre de l'Assemblée législative des Etats-Unis comme successeur de Joshua R. Giddings ; à 48 ans, élu sénateur des Etats Unis après avoir fait partie de l'Assemblée législative pendant 15 années ; à 49 ans, candidat républicain élu à la présidence.

Les fêtes de Calderon

Les fêtes qui ont eu lieu en Espagne et à Madrid, à l'occasion du bi-centenaire de Calderon, ont pris fin le 29 mai au soir. Depuis le 22 mai, les réjouissances n'avaient pas cessé :

Réunions, distributions de prix à l'Université, inauguration d'une exposition rétrospective, conférences littéraires, congrès d'architecture, discours, séances artistiques, anniversaire de la mort du célèbre poète (le 25) et service funèbre en son honneur, illuminations, cavalcades, et tous les soirs danses sur les places, dans les rues et les carrefours. Voilà qui s'appelle fêter une mémoire.

Le célèbre auteur dramatique Calderon la Barca, né à Madrid le 17 janvier 1600, y est mort le 26 mai 1681. On lui attribue cent vingt ouvrages dramatiques, et autant de pièces religieuses jouées dans les églises des villes espagnoles.

Un de ces meilleurs drames est la *Découverte de la Croix* ; viennent ensuite le *Médecin de son honneur* et la *Jalousie est le plus grand fléau*, œuvres très énergiques et très vigoureuses.

Les comédies de Calderon ont l'attrait de la fiction. Ses drames sont saisissants et parfois cruels, comme la vie.

A PROPOS DE POESIE

La pièce de vers intitulé : *L'Aurore*, qui a paru dans le dernier numéro de L'OPINION PUBLIQUE, et signée " Antonio," renferme de belles pensées ; mais l'auteur de cette pièce semble ignorer les règles les plus élémentaires de la versification. C'est de la prose dévorée par les vers. On y trouve des chevilles, des hiatus, des enjambements, etc., à foison. " Antonio " devrait, dans son intérêt comme dans l'intérêt de notre littérature, étudier l'art poétique.

La versification, dit Emile Lefranc, est l'art, non pas seulement de faire les vers, mais de connaître la manière dont on les fait.

Sans malice,

J.-B. C.

Québec, juillet 1881.

— Le colonel W. H. Mills, de Washington, a fait cadeau au général Grant d'un morceau de ruban que Napoléon 1er portait avec sa croix de la Légion d'honneur. Cette relique avait été primitivement offerte, en 1832, au père du colonel Mills par Joseph Bonaparte.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE

Au point de vue politique,
Le zèle sans patriotisme
C'est la théorie sans pratique.

Ce n'est pas le zèle qui nous manque pour préparer l'éclat de nos fêtes nationales. Il semble que nous en avons tous les ans assez, pour qu'il en reste pour l'année suivante. Là n'est donc pas notre défaut, et il serait à souhaiter pour le bonheur de notre pays que nous avons tant l'air d'aimer, si l'on en juge par le mal que nous nous donnons pour célébrer dignement nos fêtes ; il serait à souhaiter que nous eussions l'esprit et le courage de mettre en pratique les principes que nous affichons au dehors, surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste, lorsque nous marchons ensemble en procession sous notre bannière traditionnelle. Nous voulons parler de cette bannière qui flotte dans les airs une fois tous les douze mois, que nous promenons par toutes les rues ce jour-là et dont le caractère devrait rester gravé dans notre cœur le reste de l'année. Vous la connaissez cette bannière qui porte l'inscription : " Nos institutions, notre langue et nos lois." Mais par malheur, la journée mémorable à peine est-elle passée que déjà nous reléguons dans l'oubli cette bannière, pour ne la reprendre que l'année suivante.

Une fois par année seulement nous marchons ensemble, lorsqu'il reste trois cent-soixante quatre jours que nous marchons les uns contre les autres. Ainsi, vous voyez que la balance est bien forte contre nous. Oui, trois cent soixante et quatre jours que nous marchons les uns contre les autres. Est-il étonnant après cela que l'on puisse vous dire qu'une telle conduite ait eu pour conséquence de retarder le développement de notre richesse nationale, dans notre pauvre pays. En effet, pauvre pays, nous l'avons maltraité, nous le maltraitons, et nous avons méconnu ce qu'étaient nous-mêmes que nous maltraitons. Aussi nous rend-il ce que nous lui avons fait, et nous l'avons fait ce qu'il est. Ne lui en faisons donc pas de reproches, à nous la faute puisque nous avons péché par ingratitude, par imprudence, par défaut de patriotisme et par défaut d'organisation envers lui. Enfin le pays nous rend précisément en fait de bonheur une proportion de bien-être égale à la somme de négligence dont nous sommes coupables envers lui. Tout est relatif dans le monde. N'en serait-il pas de même d'une association qui posséderait une vaste exploitation agricole sous son contrôle ? Ne faudrait-il pas que ses maîtres s'attendissent à un rendement en proportion du travail et du capital qu'ils y auraient placés ? Telles sont les espérances, les conséquences de la spéculation, de l'administration judicieuse de nos propres affaires.

C'est pourquoi, nous pourrions continuer ainsi à faire des processions tous les jours et cela ne servirait à rien, cela ne sauverait certainement pas le pays si nous fétions notre fête seulement dans le but de nous divertir, sans songer à mettre en pratique les théories, les principes que nous semblons unanimes à admettre au dehors, surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Les nations comme les individus doivent avoir leur programme, et une fois qu'un programme est reconnu comme bon, il faut le poursuivre à outrance, il faut le suivre à la lettre avec toute la persévérance, le travail, le courage et le patriotisme dont nous sommes capables, non seulement à certaines époques de l'année, mais aussi sans relâche pendant les heures, les jours, les semaines, les mois et les années de notre vie.

L'emploi de notre temps, consacré ainsi collectivement au profit de notre pays, seconderait puissamment les efforts de ceux qui cherchent le bien du pays. Alors l'exemple d'un tel dévouement servirait à nos descendants, aux générations futures qui pourront continuer l'œuvre de prospérité à laquelle nous aurons contribué, de la sorte, dans la mesure de nos forces. Déjà, depuis bien des années, d'autres avant nous ont commencé la lutte ; mais,

jamais, à aucune époque de notre existence, avons-nous senti le besoin d'unir nos efforts pour donner notre concours à ceux qui ont entrepris de placer le pays au rang des nations les plus prospères.

Malheureusement, nous avons parmi nous des hommes qui occupent des positions qui les mettent dans la nécessité, pour les conserver de travailler dans une direction où leur intérêt personnel marche en sens contraire à l'intérêt général, et pour ces hommes rien de noble n'est possible ; ils ne croient pas même au patriotisme, parce qu'ils ont intérêt à ne pas admettre qu'un pareil sentiment puisse exister chez les autres ; leur égoïsme étouffe chez eux le sentiment de la nationalité que l'on méprise chez nous, dans notre pays, où l'on ne trouve rien de bon que ce qui se fait chez les autres ; ils sont même prêts à faire abnégation d'eux-mêmes, semblables à des gens qui, ayant perdu leur courage, veulent laisser aux autres la tâche de faire ce qu'ils devraient faire eux-mêmes ; comme si notre avenir n'était pas entre nos mains. Est-il donc raisonnable de croire que les nations se chargent de faire la prospérité de leurs voisins ? Non, certainement, une telle hypothèse serait absurde. A nous donc la grande tâche, attendu qu'il est plus noble, plus glorieux de compter sur nous mêmes que sur les autres.

Il ne se passe pas un seul jour dans l'année sans que chacun de nous ait l'occasion d'être utile à la cause nationale, de se montrer reconnaissant au pays qui le fait vivre. Et, ne soyons pas en peine d'en trouver l'occasion dans l'exécution de notre programme auquel tout bon Canadien peut apporter son contingent d'expérience, de travail, de patronage, de dévouement et de patriotisme, pour la plus grande gloire de nos institutions, de notre langue, de nos lois, de notre industrie, de notre commerce et de notre agriculture. Voilà le cadre du programme que nous devons envisager constamment. C'est dans l'exécution de ce programme que repose tout le secret de notre avenir et de notre prospérité nationale.

Ne semble-t-il pas à tout le monde que notre époque actuelle porte le caractère d'une réaction extraordinaire à laquelle nous pourrions donner le nom : " d'élan national," pour tout ce qui est canadien, dans la direction du progrès des lettres, des arts, des sciences, du commerce, de notre industrie et de notre agriculture ; en même temps que nous parlons avec enthousiasme, dans tous les coins du pays, de toutes ces grandes entreprises qui doivent placer un jour notre pays au rang des nations qui font aujourd'hui l'admiration du monde entier !

ARTHUR DESFOSSÉS.

Montreal, 1er juillet 1881.

— M. le comte de Comondo fils du riche banquier à Paris est à Montréal et loge à l'hôtel Windsor. Le baron de Mayrená, M. Hallgren et le Dr Coudrap l'accompagnent. Paris d'Europe en avril dernier, ils ont visité les principales villes de l'Amérique du Nord.

M. Girouard, M. P., les a accompagnés dans la visite qu'ils ont faite à Montréal de nos principaux établissements.

M. le comte a fait l'achat d'un traineau phaéton de M. Ledoux, rue St-Antoine, et de robes d'our gris de MM. Lanthier et Cie., rue Notre-Dame.

Nos distingués visiteurs sont enchantés du Canada.

M. le baron de Mayrená est le correspondant du *Figaro* et du *Monde Illustré*. Ses lettres ne pourront manquer d'être lues ici avec intérêt.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.